

L'AMPLEUR FRAP PANTE du harcèlement sexuel au travail

▶ Une femme sur cinq serait victime d'un chef ou d'un collègue libidineux au travail

▶ Le cas d'Harvey Weinstein délie des langues. Les nombreuses victimes de harcèlement sexuel au travail se livrent et osent dénoncer celui (ou celle) qui leur a fait vivre l'enfer.

Selon des chiffres relayés par la Fédération des centres de planning familial des femmes prévoyantes socialistes, "une femme sur cinq a déjà été victime de harcèlement sexuel dans le cadre de son travail." 14 % des femmes auraient reçu des messages à caractère sexuel de la part d'un collègue et/ou chef.

Comme Céline. La trentenaire recevait des SMS : "d'un de mes profs. Il me disait que j'étais une belle femme, qu'il était là au besoin... Je l'ai bloqué."

SUR LES RÉSEAUX sociaux, Sandra Muller a suggéré aux femmes de "balancer leur porc" avec des témoignages suivis du hashtag #balancetonporc. Elle souhaitait que les femmes nomment ou permettent d'identifier leur harceleur au travail.

Très vite, le mot-dièse *Moi aussi* (#metoo, #moiaussi)

vu le jour. Des femmes clamaient haut et fort, avec ou sans témoignage, qu'elles aussi avaient été victimes de harcèlement sexuel.

Impossible d'ouvrir Facebook ou Twitter sans tomber sur un témoignage, ce qui prouve l'ampleur du phénomène.

"Avec #metoo, on découvre que le harcèlement sexuel concerne énormément de femmes", explique Fanny Colard, chargée de mission à la Fédération des centres de planning familial des FPS. "Nous sommes plus partisans de ce type d'initiatives que de celles qui poussent à la délation pure et dure."

Les femmes osent en parler, mais en restant prudentes. L'anonymat reste de mise. "C'est touchy. Lors-

qu'une femme est harcelée sexuellement dans le cadre de son travail, elle se demande ce qui va se passer, si elle va perdre son boulot...", poursuit Fanny Colard.

EN RÉALITÉ, elles ne savent pas toujours vers qui se tourner pour en parler et dénoncer ces responsables ou collègues qui abusent de leur fonction ou de leur pouvoir. Et, la plupart du temps, les femmes sont des victimes de personnes de leur entourage direct.

"Il y a, aussi, une tendance à trop vite pardonner, en disant que c'est pour rire, par exemple", regrette

Isabelle, militante féministe, victime de harcèlement au travail en 2015.

Fanny Colard tient le même discours : "La tendance à pardonner trop vite stigmatise les victimes qui ont du mal à libérer leur parole." Ensuite, "en matière de violence, il y a beaucoup d'associations qui existent, que ce soit au niveau des groupes de parole ou de la réinsertion..."

En matière de harcèlement, il n'y a pas de structures spécialisées."

Dans les statistiques

de la police, ces plaintes peuvent être encodées sous les termes de "harcèlement" ou "harcèlement au travail", sans précision supplémentaire. En 2016, 599 PV concernant le harcèlement au travail ont été dénombrés. Ce n'est que la partie émergée de l'iceberg. Seule une poignée de femmes porte plainte. "On considère qu'il y a un nombre noir, c'est-à-dire qu'on peut raisonnablement multiplier ces chiffres par sept afin d'atteindre l'étendue réelle des phénomènes de harcèlement", nous indique-t-on à l'ASBL Garance, qui agit au niveau de la prévention primaire.

Laura Cerrada-Crespo

"Rien osé dire"

BRUXELLES Sylvie, elle, a été victime d'un "homme influent" de sa commune. "On était souvent ensemble, avec deux autres garçons. Un jour, il m'a embrassée. Je l'ai repoussé", dit-elle. L'histoire ne s'arrête pas là. Une autre fois, ils sont allés di-

ner ensemble. "Il m'a sauté dessus dans sa voiture. Je l'ai rappelé en pleurant le soir. Il m'a dit qu'on se verrait le lendemain. Il m'a emmenée dans une autre ville pour discuter, et sans comprendre comment, je me suis retrouvée dans une chambre enfermée avec lui pendant quatre heures... J'ai presque arraché ma peau en me lavant. Je n'ai rien osé dire parce que je savais que personne ne me

croirait. Pendant six mois, j'ai été sa poupée et il me menaçait si je disais quelque chose... Je le vois toujours et il me tripote dès qu'il me voit. Je n'ai plus osé croiser le regard des gens pendant des années, en espérant que personne ne sache... Je comprends qu'une des actrices ait dit qu'elle avait eu une relation forcée et puis qu'elle s'était laissé faire... C'est ce qu'il s'est passé..."

Sylvie

"Compliments" et gestes déplacés

BRUXELLES "Être une femme 'potable' dans le monde du travail, c'est comme avoir une pancarte écrite sur le dos : 'Servez-vous, je suis serviable et corvéable à merci.'" Christine (prénom d'emprunt), 60 ans, a été harcelée sexuellement et moralement par plusieurs employeurs et collègues. "À 20 ans, je suis entrée en stage dans une entreprise liée au spectacle", se souvient-elle. "Dès la première semaine, mon patron m'a fait comprendre que je devrais être 'gentille' pour qu'il valide mon stage. Il a commencé à me faire des compliments sexuels, puis me coinçait dans l'ascenseur, dans son bureau, me pelotait les seins, exigeait que je l'accompagne au restaurant le midi sous peine de renvoi. Il m'embrassait dans le cou, caressait mon dos et se frottait à moi. Je l'ai dit à mes collègues, mais elles y avaient toutes eu droit. En fait, vu qu'il s'en prenait à moi, elles étaient tranquilles et cela les faisait rire. Il exigeait que je l'embrasse au moment de me donner mon chèque du mois et j'ai toujours refusé. Donc, j'étais payée quand il voulait. Je me suis plainte à mon syndicat qui m'a répondu : 'Il a tout le mois pour vous payer, vous faites des histoires pour rien.' Dès que mon stage a été validé, j'ai pris un autre emploi."

Plus tard, c'est un collègue : "À 24 ans, je travaillais dans un parastatal et ce fut un collègue qui était pressant et me tenait des propos grossiers et sexuels et, quand je me plaignais auprès du patron, il minimisait, et mes collègues disaient que je prenais mes rêves pour la réalité. Je suis partie au bout d'un an."

Christine (prénom d'emprunt)

Un acteur très insistant

BRUXELLES "J'ai eu un problème lors de mon stage d'observation ! Je m'occupais des figurants lors du tournage d'une série. Un soir, un des acteurs m'a proposé de me raccompagner gentiment chez moi. Il m'a dit sur la route qu'il devait aller chercher quelque chose chez lui avant, car il connaissait quelqu'un près de chez moi... Je me suis retrouvée chez lui. Il a fermé la porte à clé et ne voulait plus que je sorte avant d'être passée par son lit. Je ne voulais pas. Il l'a très mal pris. Je tournais autour de la table pour ne pas qu'il m'attrape. Finalement, j'ai pu attraper mon téléphone et appeler ma sœur. Il a pris peur et m'a finalement déposée chez moi. Il ne comprenait pas que je refuse. Selon lui, toutes les femmes auraient accepté. Le lendemain, j'en ai parlé à ma maître de stage. Elle m'a dit de ne surtout pas en parler. Que, dans ce milieu, c'était toujours comme ça que ça se passait et que je risquais d'avoir des problèmes. Du coup, je n'ai plus rien dit, mais je n'étais pas à l'aise du tout en me rendant à mon stage. Je me suis longtemps posé la question de savoir si j'étais normale. Car ma maître de stage ne comprenait pas non plus que je refuse. J'ai juste été déçue qu'elle ne me demande pas comment j'allais suite à cette expérience. Je ne trouvais pas normal qu'elle ne soit pas dégoûtée ou révoltée pour moi."

Mélanie

"Une collègue m'a sauvée"

LIÈGE Regards appuyés, phrases équivoques... Longtemps, Linda a eu l'impression que son patron la draguait. "J'en ai eu confirmation après un team building. Il m'a touché la poitrine, me collant contre un mur", se souvient-elle. "Il me complimentait sur mes formes. Heureusement, ma collègue est arrivée et a crié 'Sale pervers !' Sans son intervention, je ne sais pas ce qui se serait passé. J'étais pétrifiée. Nous n'en avons plus parlé, il nous évite et longe les murs, gêné. À deux, on est plus fortes !"

Linda

Insultes en public

BRUXELLES S. a été victime de mots déplacés d'un homme politique de gauche, du Hainaut, connu dès les années 1980. Gestes et

regards déplacés. Insultes. Elle a été traitée de " salope" par cet homme politique, devant tout un conseil communal et la presse. S.

"Je connais une ou deux histoires dont je ne peux rien dire"

Parmi les personnalités belges du show-biz que nous avons contactées, une seule a accepté de

s'exprimer, Sandra Kim. "Heureusement, je n'ai jamais connu de telles histoires de harcèlement sexuel. Mais il ne faut pas se voiler la face : dans notre métier, il y a toujours des avances de mecs en chaleur. J'ai eu des demandes parfois un peu insistantes, mais j'ai un caractère bien trempé et je sais me défendre seule. Ça s'est toujours passé très

correctement et je les ai remerciés très correctement également." "S'il avait fallu passer par la promotion canapé, j'aurais préféré arrêter de chanter, ajoute-t-elle. Coucher pour y arriver, c'est pas mon truc. Je sais qu'il y a des collègues féminines qui l'ont peut-être fait, mais je ne citerai pas de noms." "On entend des choses vraies, des rumeurs

et des légendes aussi, parfois grossies, déclare encore Sandra Kim. Je connais une ou deux histoires dont je ne peux rien dire. Il s'agit juste de promotions canapé où la personne était consentante. Il n'y a pas eu de contrainte ou d'obligation. Ça n'a rien à voir avec ces actrices obligées de passer à l'acte ou agressées."

CVD.